

Calmes adieux de Charlebois

ROBERT CHARLEBOIS, accompagné par le Rock libre du Québec. En première partie, la Révolution française et le Triangle. A la Place des Nations de Terre des Hommes, samedi soir.

par René HOMIER-ROY

C'est avec un spectacle calme, accueilli calmement par une foule au moins aussi nombreuse que celle qui avait failli faire mal à James Brown, la semaine précédente, que Robert Charlebois a fait samedi soir dernier ses "adieux" à la chanson. Adieux éphémères et limités: il ne chantera plus les chansons qu'il interprète depuis un an, il ne sera plus accompagné en spectacle par le Rock libre du Québec, mais il chantera de nouvelles chansons, intégrées (pour les prochains spectacles) à une action dramatique, et pour les interpréter il remontera, bien sûr, sur la scène. Il serait d'ailleurs désolant qu'il en aille autrement.

Ce spectacle, ou du moins la partie consacrée à Robert Charlebois, a commencé de façon fort spectaculaire quand un gigantesque "bonhomme" gonflable s'est lentement dressé sur la scène, hissé par un système de cordes et de poulies et gonflé par des pompes électriques. Une fois atteinte la pleine hauteur (près de 60 pieds) de ce monstre noir, que le vent allait faire bouger tout au long du spectacle, Robert Charlebois est arrivé d'entre ses jambes, habillé d'un "jumpsuit" doré et teint en blond. Apparition saisissante, qu'un jeu de lumières extrêmement efficace rendait plus impressionnante encore. Et ses musiciens, pour l'occasion — la dernière — s'étaient "déguisés" un peu comme ils le faisaient au joyeux temps de l'Osstidcho. Sur une scène pour une fois adéquate (on avait installé devant la plate-forme permanente une sorte de tribune surélevée, qui permettait à tout le monde de voir le spectacle), et pour une fois intelligemment "meublée" (le

Charlebois géant a été réalisé par Irène Chiasson sur une idée du peintre Germain), Robert Charlebois a donc chanté une manière de chant du cygne. Mais ce chant-là n'aura pas été son meilleur, ni son plus beau.

A peine sorti de l'hôpital, où on l'avait soigné pour une laryngite qu'il traînait depuis plusieurs semaines, Robert Charlebois n'était pas, samedi, au meilleur de sa forme. Ni physiquement, ni vocalement. Une fois le premier émerveillement passé, il a bien fallu se rendre compte que l'enchaînement des chansons commençait à faire un peu usé, comme d'ailleurs les chansons elles-mêmes, que Charlebois interprète maintenant depuis peut-être trop longtemps. Et puis on sentait que l'âme n'y était pas. "Tout écartillé", par exemple, que je l'ai vu interpréter avec une extraordinaire fougue je ne sais combien de fois, a été rendu samedi avec juste ce qu'il fallait de dynamisme pour que la chanson ne tombe pas à plat. Il en a été de même de toutes ses autres chansons, que la foule a accueillies poliment, mais sans faire à leur interprète un triomphe. Il est temps, sans doute, que Robert Charlebois "change de bag", comme il le dirait, et oriente différemment des énergies créatrices qui nous ont, ces derniers mois, constamment étonnés et ravis.

En première partie, le spectacle de samedi soir présentait la Révolution française, que je n'ai malheureusement entendue que peu, de loin — et de justesse. Mais on aura l'occasion d'en reparler dans cette chronique. Tout de suite après, The Triangle, un groupe de musiciens locaux qui ne sont pas, et d'assez loin, dépourvus de talent mais qui mettent à le démontrer une affection qui frôle la prétention. Bons musiciens, ils sont pourtant d'exécrables chanteurs, et une chanson qu'ils ont interprétée samedi ("Deux miroirs") mériterait qu'on les force à aller apprendre à parler et à écrire quelque part du côté du Bon Parler français!

Quant à Robert Charlebois, je ne crois pas que ses fans auraient raison de désespérer: on le reverra, et bientôt. Transformé, peut-être, assagi ou rendu plus dément encore par les découvertes qu'il ne manquera pas de faire, mais vivant. Ce qui a toujours été sa plus grande qualité.